Latin de la Renaissance à nos jours

Isabelle Diu & Raphaële Mouren (dir.), *De l'autorité à la référence* (Collection « Études et rencontres de l'École des chartes », n° 44) : Paris, École nationale des chartes, 2014, 140 pages.

Le statut et l'identité du scripteur ont changé légèrement entre la fin du Moyen Âge et le début des Temps modernes : on a parfois dit que l'auteur passait alors du statut d'autorité à celui d'auctorialité. L'équipe réunie autour d'Isabelle Diu et de Raphaële Mouren transcende cette dialectique traditionnelle en étudiant le passage de la notion d'autorité à celle de référence, centrale pour la Renaissance, où « le discours médiéval fondé sur l'*auctoritas* fait place au dialogue humaniste » (formule forte que l'on peut lire p. 5-6 et qui, pour être un peu schématique, n'est toutefois pas sans fondement). Les huit contributions ici rassemblées procèdent du remaniement de communications orales présentées en 2010, lors du Congrès annuel de la Renaissance Society of America, dans le cadre d'une série de sessions intitulées « From authority to reference ». Après le propos introductif des deux éditrices, les textes sont répartis en deux parties très équilibrées.

La première (« Éditer et étudier les Anciens ») interroge le statut des classiques grecs et latins à l'extrême fin du XV^e^ s. et au début du XVI^e^, principalement sous l'angle de la circulation des textes et de l'histoire du livre. — Paola Degni (« Il libro manoscritto nella Galassia Gutemberg », p. 11-18) relativise, à très juste titre, le changement qu'a constitué le remplacement du manuscrit par l'imprimé à la fin du XV^e^ s. : il a évidemment été très progressif et n'a guère changé — dans un premier temps, du moins — les habitudes de lecture ni l'aspect physique du volume, comme l'auteur le montre à travers l'exemple de la circulation des corpus médicaux grecs dans le premier tiers du XVI^e^ s. — Raphaële Mouren (« Auteur, autorité et référence dans le livre humaniste [XV^e^-XVI^e^ s.] », p. 19-35) conduit, dans un bel article de fond et à travers l'étude précise de quelques cas emblématiques, une réflexion sur le statut de référence qu'acquiert l'éditeur humaniste de textes anciens. — Stefano Martinelli Tempesta (« *Stemmata editionum* and the birth of the so-called vulgates of Greek texts [Plato, Plutarch, Isocrates] », p. 37-53) part de l'exemple de trois grands corpus classiques grecs pour montrer brillamment que, si les éditions *principes* jouissent souvent du statut de référence privilégiée, ce prestige, qui repose sur la seule antériorité, n'est pas toujours justifié. Il rappelle ce que tout philologue devrait garder en mémoire : la *princeps* peut parfaitement reposer sur un manuscrit unique ; elle n'est pas forcément connue des éditeurs suivants, dont le travail peut représenter une tradition manuscrite différente ; il convient donc d'écarter l'idée que les différentes éditions imprimées anciennes d'une même œuvre entretiennent des rapports de filiation verticale, comme le montre l'auteur en élaborant trois stemmas d'une grande complexité. — Dans une étude combinant intelligemment histoire matérielle du livre et approche philologique, Isabelle Diu (« Corpus patristiques et éditions des Pères au début du XVI^e^ s. : de l'autorité patristique à la construction de la référence », p. 55-70) s'intéresse au cas particulier des textes patristiques latins (Ambroise, Jérôme et Augustin notamment), à travers leurs éditions bâloises de la fin du XV^e^ et du début du XVI^e^ s. (Amerbach et Froben) : elle montre comment l'humanisme, en privilégiant le rassemblement de textes nombreux et fiables pour permettre au lecteur de « construire sa foi », s'inscrit en rupture avec un Moyen Âge où l'on privilégiait, dans une optique de fixation du dogme, la circulation d'un nombre limité de textes approuvés par l'Église.

À cette première partie très cohérente en succède une seconde, plus variée, que l'on a intitulée « Usages de la référence entre Moyen Âge et époque moderne ». Elle s'ouvre sur une étude généraliste de Joëlle Ducos (« De l'usage médiéval de l'autorité, du latin au français », p. 73-86), qui mène une réflexion de fond sur la vie intellectuelle à la fin du Moyen Âge, en étudiant successivement l'autorité sous le prisme de la hiérarchie des savoirs, de l'activité d'enseignement et de la censure, avant d'envisager la question de la traduction des autorités dans les langues vernaculaires, ce qui ménage une heureuse transition avec la contribution de Martine Furno (« Juxtaposition des corpus de références latin et vernaculaire : l'exemple de deux éditions du dictionnaire de Calepin [1550-1552] », p. 87-98), où deux éditions, fort différentes quoique presque contemporaines, du dictionnaire de Calepino, témoignent de l'évolution du rapport respectif aux autorités en langue latine et italienne. — L'article d'Olivier Christin (« "Je montrerai la chose au doigt" : l'exigence critique dans la controverse religieuse du XVI^e siècle », p. 99-113) explore, comme un contrepoint à la notion d'autorité, le statut du texte condamné, dans le cadre des controverses religieuses entre protestants et catholiques : selon les cas, on le cite ou l'on omet volontairement de le faire. — Enfin, Eliana Carrara (« Pliny and the arts of the Ancients and the moderns », p. 115-128) s'intéresse au cas particulier de la réception des trois livres de l'encyclopédie de Pline l'Ancien consacrés aux beaux arts (34-36) dans la Florence renaissante, notamment par Cristoforo Landino et par Vasari.

La réalisation matérielle de l'ouvrage est impeccable. Un index des noms propres et de précieux résumés des contributions en facilitent la lecture. On appréciera particulièrement aussi les nombreuses illustrations, support nécessaire à toute réflexion sur l'histoire du livre, fût-il imprimé. On remarquera une erreur amusante, mais sans gravité, à la p. 129, où le résumé de la contribution de St. Martinelli Tempesta s'est substitué à celui de l'article de P. Degni. On croirait presque que les responsables de la publication on voulu ainsi montrer que l'imprimé moderne ne diffère guère du manuscrit médiéval, puisqu'il est, comme lui, soumis à des erreurs de copie, ce qui était justement l'une des idées-forces de la première contribution !

François Ploton-Nicollet.

Jennifer Ingleheart (dir.), *Ancient Rome and the Construction of Modern Homosexual Identities* (coll. « Classical Presences ») : Oxford, Oxford University Press, 2015, XVII et 358 pages, ill.

Issu d'un colloque organisé en 2012 à l'Université de Durham (GB), ce volume rassemble quinze contributions autour du rôle de la réception-perception de la Rome antique dans la construction, à partir de la Renaissance, des identités homosexuelles (surtout masculines) modernes. Dans son introduction, intitulée *Romosexuality*, l'éditrice insiste sur l'image durablement négative de l'homosexualité romaine, opposée à celle, idéalisée, de la grecque, qui en gommait les aspects physiques pour en exalter l'approche intellectuelle, alors que Rome était dépeinte comme un univers de vice grossier et de débauche brutale. De ce fait, à l'inverse de la Grèce, la place de Rome dans ce contexte n'a guère été étudiée ; le dessein de cette étude est de combler cette lacune. L'ouvrage est articulé en trois parties : la première, forte de neuf contributions, examine les références à l'homosexualité dans les écrits de la Renaissance à l'époque contemporaine ; la deuxième réunit quatre contributions autour de l'expression de la « Romosexualité » dans les arts visuels, cinéma compris ; la troisième traite du *Nachleben* de Catulle et de Martial.

M.D. Schachter ouvre la première partie par un examen du lesbianisme dans les premiers commentaires imprimés de Juvénal (*Sat.* 6) et de Martial (7, 67). — Puis J. Ingleheart examine le traitement de la légende ovidienne (*Met.*, 10, 79-85) de la « conversion » d'Orphée à l'homosexualité et son prosélytisme auprès des Thraces, à travers deux *épyllia* anonymes de l'époque élizabéthaine. — Dans « Winckelmann's Legacy », M. Fox montre comment, à côté de la célébration de la Grèce comme accomplissement culturel chez Winckelmann, la crudité des textes latins en matière de sexualité en général et d'homosexualité en particulier n'a pas empêché le XVIII^e^ siècle de proposer à l'éducation des jeunes gens ces textes non expurgés, parce qu'ils n'étaient pas sentis comme les marqueurs d'un vice culturel national, contrairement à la pédérastie pour les Grecs. — D'Ulrichs, premier défenseur des homosexuels, S. Matzner retrace la manière dont la quête de son identité homosexuelle l'a conduit des mythes grecs (notamment le *Banquet* de Platon, 189d-192e) à la réalité — qu'il découvre avec surprise — décrite par les textes latins, en somme de la théorie aux *exempla*. — J. Funke et R. Langlands, à travers les ouvrages co-écrits par l'antiquisant J.A. Symonds et le sexologue H. Ellis à la fin du XIX^e^ siècle, exposent la part grandissante de la référence à Rome, par rapport à la Grèce, dans leur analyse de l'homosexualité comme une spécificité — et non, comme alors sur le continent, comme une pathologie. — Le roman de l'ère victorienne finissante écrit par W. Pater, *Marius the Epicurian* (1885) fait l'objet de l'étude de D. Orrells : dans la Rome de Marc Aurèle, qui a bien des traits communs avec Londres contemporaine, le roman narre l'amitié sentimentale — ambigüe ? entre un jeune païen esthète et un soldat chrétien. — C'est encore à une œuvre de la fin du XIX^e^ siècle que J. Ingleheart s'intéresse : le roman anonyme pornographique *Teleny* (1893) à la fois valorise le couple amoureux Hadrien / Antinoüs — mais est-il romain ou grec ? et reproduit les descriptions homosexuelles romaines entre partenaires du même âge. — Nous passons au XX^e^ siècle, et aux USA, avec l'examen du roman *gay* de G. Vidal, *The City and the Pillar* (1948 ; 1965[2]), vu par N. Endress comme une appropriation érotique des *Satyrica* (*sic*) de Pétrone. — Enfin, une revue des romans et séries « romaines » modernes, de *I, Claudius* à *The Gladiator's Master,* met en évidence, dit C. Williams, le fait que l'homosexualité, généralement masculine, y est mise en scène à travers les stéréotypes de pédophilie, esclavage, prostitution, dépravation, décadence… mais jamais en tant qu'identité, culture ou communauté *gay*. À vrai dire, on s'en doutait un peu.

La deuxième partie s'ouvre avec une contribution de S. Levin-Richardson sur l'ouvrage de E. von Mayer, *Pompey as an Art City*, 1907 (= *Pompeji in seiner Kunst*, 1904) : membre du groupe homosexuel allemand *Gemeinshaft der Eigene* et persuadé de la supériorité du modèle grec, Mayer exprime ces orientations dans ses descriptions des œuvres exhumées à Pompéi, rebaptisée pour l'occasion « cité barbare hellénisée ». Mais c'est un autre aspect de cet article qui a intéressé le recenseur : l'exaltation par Mayer de la régénération « spartiate » de la jeunesse allemande par l'homosexualité militaire et sa revendication de la filiation ethnique de l'Allemagne par rapport à la Grèce — ces deux thèmes refleuriront dans l'idéologie national-socialiste. — La collection réunie à Boston par E.P. Warren, d'artefacts romains (authentiques ?) montrant des unions physiques entre homosexuels mâles lui a servi, déclare J. Grove, à illustrer sa conception misogyne d'un idéal antique d'homosexualité masculine, en rupture, dans la première moitié du XX^e^ siècle, tant avec la montée contemporaine du féminisme qu'avec le puritanisme ambiant. — Dans un article très nuancé, C. Vout bat en brèche l'idée commune de l'importance de l'influence de Winkelmann, du moins en Grande-Bretagne (sa première traduction en anglais date de 1849) et montre comment, du XVIII^e^ au XIX^e^ siècle, Rome y fut le vecteur vers une Grèce idéalisée où l'homo-érotisme drainait une dynamique

plus amoureuse que sexuelle. — Enfin, de l'article de A.J.L. Blanshard consacré à l'érotisme au cinéma, nous retiendrons surtout la fine analyse de la subversion du genre par trois films majeurs, *Pink Narcissus* (1971), *Fellini Satyricon* (1969) et *Sebastiane* (1978), restés sans postérité.

En troisième partie, R.J. Hexter examine la destinée, dans les éditions anglaises, des quatre poèmes adressés par Catulle à Juventius, souvent « caviardés », ou ignorés, ou prétendus incompréhensibles, comme l'interprétation sexuelle du moineau de Lesbie, pourtant admise à la Renaissance italienne. — Enfin, C. Williams examine la manière dont les épigrammes de Martial crûment hétéro- ou homosexuels sont traités dans deux traductions anglaises du XIX^e^ siècle puritain : la première, destinée aux non-latinistes, « caviarde », édulcore, ne traduit pas, ou alors en italien ; la seconde, pour les latinistes peu assurés, est beaucoup plus précise. La différence avec le XVIII^e^ siècle (cf. *supra* M. Fox) est flagrante.

On voit que le titre de cet ouvrage est inexact : à la place de « Modern », il devrait y avoir « Anglo-american ». Il n'est guère fait de place à la « construction » de l'homosexualité « continentale », hormis un peu pour l'Allemagne : Proust est cité une fois, l'auteure des *Mémoires d'Hadrien* jamais ; et, dans les études modernes sur la question, on cherche en vain, dans une bibliographie à 99 % en langue anglaise, les noms, par exemple, de Fl. Dupont ou de Th. Éloi. Cette restriction faite, ceux qui s'intéressent à la question y trouveront une solide documentation et des points de vue originaux.

Paul M. Martin.